

enfants allaient être toujours contents, et les mères toujours embrassées et applaudies. . . .

« On veut changer en amusement et en délices la plus importante des fonctions, et celle qui demande une attention plus suivie, l'éducation ! La nature n'accorde rien qu'au travail ; il n'y a point de vrai succès facile : le jeu prolongé ne produit que la vanité et la peine, et, pour appliquer ici les principes de l'enfance, Dieu a tellement combiné pour l'homme la nécessité de la pénitence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations les plus raisonnables et les plus douces.

« Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous sommes loin de supposer que l'influence d'un mot puisse toujours avoir un funeste effet sur les sentiments ; mais l'enfant, outre le culte intérieur du respect qu'il doit à ses parents, n'est-il pas tenu de plus à une sorte de culte extérieur, et ce dernier ne semble-t-il pas éprouver une légère diminution par l'emploi de la formule égalitaire ? Tout se purifie à coup sûr, dans la bouche d'un bon fils, et si, en écoutant sa conversation avec un vénérable père à cheveux blancs, l'oreille est parfois désagréablement frappée par cette fausse note, le ton général de ses paroles le fait oublier. Mais, si vous avez jamais entendu un enfant mal élevé discuter avec son père, et lui dire, dans un moment d'emportement, hélas ! trop commun, des paroles inconvenantes, avez-vous remarqué quelle aggravation dans l'insulte donnait à sa réponse l'usage du tutoiement ? . . . On peut être insolent en disant *vous*, mais on n'arrive pas jusqu'à cette expression de mépris dont le tutoiement seul a le triste privilège.

« Ce qui démontre clairement qu'un tel usage n'est pas dans l'ordre, c'est que l'immense majorité des honnêtes gens qui l'ont adopté l'ont fait par faiblesse, et non de parti pris. Un jeune enfant qui commence à bégayer tutoie tout le monde ; les parents se plaisent à cette familiarité qu'exerce le bas âge. L'enfant grandit ; ils lui apprennent à l'égard des étrangers les règles de la politesse, mais ils le laissent avec eux-mêmes dans les termes d'une égalité qui les amuse. Le jeu se prolonge outre mesure. Ils renvoient de jour en jour la réforme qu'ils désirent, et, lorsque le temps leur paraît venu de le faire, le pli est pris, et le courage leur manque pour le redresser.

« Alors l'enfant, enhardi par cette condescendance, marche toujours plus avant dans la voie de la familiarité. Dès qu'il lui est permis de tutoyer son père, il doit regarder comme tout naturel de l'appeler son ami et de le traiter comme tel. Or l'on demande volontiers les conseils et les avis d'un ami, mais on n'aime pas à recevoir des ordres de lui. Pourtant il arrive souvent qu'un père est obligé de donner des ordres, et plus la familiarité est grande, plus l'autorité paraît dure.

« Le père ne doit pas oublier qu'il ne lui est jamais permis d'abdiquer sa dignité de roi. Il ne l'abdique pas en jouant souvent avec ses enfants, en se livrant à leurs caresses, en se laissant même surprendre avec eux dans la posture de Henri IV ; mais il l'abdique en leur donnant un droit qu'il ne peut plus leur retirer, s'ils s'en rendent indignes. Le supérieur s'honore et ne s'avilit pas en descendant de son plein gré, pour se faire humble, au milieu des petits, mais il se déconsolide en laissant l'inférieur s'asseoir, quand bon lui semble, à ses côtés.

« Un petit nombre, il faut le dire, cherchent à justifier l'habitude que nous combattons et à l'ériger en principe au nom de la tendresse, comme si ce pieux sentiment était incompatible avec les formes extérieures du respect et ne pouvait s'allumer que sur l'autel de l'égalité ! comme si l'amour filial n'était pas supérieur à l'amour fraternel et n'avait pas à perdre beaucoup en descendant au niveau de ce dernier !

« La tendresse ! Mais, si vous croyez qu'un mot soit capable de lui porter ombrage, vous reconnaissez donc à ce mot une bien grande puissance, et vous vous mettez en contradiction avec vous-même.

« La tendresse ! Elle n'est certes pas absente du cœur de ces hommes qui renoncent aux douceurs de la paternité selon la nature, pour devenir pères selon la grâce, et pourtant a-t-on jamais vu ces instituteurs dévoués, ces fidèles disciples du divin Maître qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants*, donner à leurs élèves la liberté du tutoiement ? Leur autorité ne leur semblerait-elle pas grandement compromise ? Pourquoi voudrait-on donc enlever à la paternité naturelle une marque de respect que l'on juge nécessaire à la paternité spirituelle ? La première a-t-elle une tâche moins difficile, une responsabilité moins grande que la seconde ?

« Non, la véritable tendresse n'est point en cause ici. Tout au plus y pourrait-on voir une puérile réaction sentimentale, amenée par la sévérité exagérée de l'ancien régime. On confond aujour-

d'hui l'autorité avec la sévérité, comme on confondait autrefois la tendresse avec la faiblesse.

« Dans les classes élevées, cette fièvre guérira peut-être. Beaucoup de pères apprennent à leurs enfants un langage différent de celui qu'ils ont parlé, et il n'est pas rare de voir les enfants eux-mêmes, entraînés par la bonne éducation qu'ils reçoivent, ne pouvoir s'habituer à la formule égalitaire et revenir spontanément à l'usage respectueux qui seul est d'accord avec leurs sentiments. Mais parmi les classes ouvrières et agricoles, où cet usage a pénétré, il restera, comme une menace permanente à l'autorité paternelle, comme un levier insolent entre les mains de l'enfant qui en fait un jouet, terrible dans celle du jeune homme qui s'en sert pour se délivrer d'un joug importun.

« Le joyeux garçon de dix-huit ans qui rentre des champs ou de l'atelier au foyer paternel ne sait pas employer en parlant à ses parents les formules polies que prend le fils bien élevé, pour adoucir la rudesse de son tutoiement. Les manières respectueuses n'abondent pas dans la langue du peuple ; que lui donnez-vous en échange de celle que vous lui enseignez à mépriser ?

Quant à ce qui est de la charité dans les conversations, comme on a pu le voir par notre titre, le Père Hugnet n'a pas fait moins qu'un livre sur cette vertu, et un livre de trois cents pages. A ceux qui pourraient s'étonner qu'il ait pu tirer autant d'un tel sujet, nous rappellerons que l'on ne manque pas seulement à la charité par le mal que l'on dit des absents, mais encore par le tort que l'on peut faire à ses auditeurs. Il y a même telles cajoleries, telles flatteuses, à l'adresse des jeunes personnes surtout, dont les conséquences sont aussi funestes que celles des médisances ou des calomnies.

On manque à la charité par tout ce que l'on peut dire qui puisse faire une mauvaise impression sur ceux devant qui l'on parle ; et l'on cause cette mauvaise impression non-seulement par des discours ouvertement tenus contre la religion ou la décence ; mais quelquefois même par une plaisanterie légère qui peut, cependant, détourner quelqu'un de son devoir ou lui faire honte de ce dont il devrait se glorifier. Rien n'est plus commun, et sous ce rapport, il y a tel méchant sourire qui peut être meurtrier. Il y a aussi de coupables silences dus au respect humain, ou simplement à la crainte de voir se faire passer pour meilleur que l'on n'est. Saint François de Sales dit, à ce sujet :

« Ce n'est pas être hypocrite de ne pas faire si bien que l'on parle ; car, Seigneur Dieu ! où en serions-nous ? Il faudrait donc que je me misse de peur d'être hypocrite, puisque si je parlais de perfection, il s'ensuivrait que je penserais être parfait ? »

Le grand tort des hommes et des femmes de notre époque c'est, sous ce rapport, l'aspiration à être *logique* avant tout. Sans doute que Montaigne a dit, avec raison, que le mélange de la piété et de la dissolution était une *rie exécrable* ; mais, enfin, l'homme n'est point fait tout d'une pièce ; il y a, au contraire, chez lui, d'étonnantes contradictions, et si l'on s'efforce de trouver du mal chez ceux qui sont habituellement bons, pourquoi ne croirait-on pas à la sincérité des éternels vers le bien, que peuvent avoir ceux qui ne sont pas dans la bonne voie ? Nos sarcasmes, notre incrédulité, nos sourires railleurs ne sont-ils pas cruels, en repoussant vers le mal ceux qui, au moins, auraient peut-être l'intention de s'en éloigner ?

Le passage suivant mérite d'être reproduit :

« C'est encore une raillerie bien condamnable que celle qu'on se permet sur la vertu et la dévotion ; il y a, je le sais, une fausse vertu, une dévotion hypocrite, blâmable sans doute, mais beaucoup moins que le libertinage scandaleux et l'impiété déclarée ; car l'hypocrisie garde du moins les apparences, et c'est, comme on l'a fort bien dit, un hommage que le vice rend à la vertu. Elle est aussi plus rare que bien des gens ne se le persuadent. Ils aiment à penser mal de la dévotion pour se justifier de n'en avoir pas. La censure facile que la vraie dévotion fait de leur conduite les indispose contre elle. Ils se plaisent à la confondre avec la fausseté, à la défigurer par de malignes interprétations, à lui enlever par des soupçons injustes l'estime qui lui est due, à la rendre même odieuse par la critique la plus amère ; et, tandis qu'ils se permettent tout, ils ne lui pardonnent rien. Ils la regardent comme le partage des petits génies et des esprits faibles ; ils se croient au contraire des esprits forts, et ils ont sans doute raison, si la vraie force consiste, à se laisser multiplier par ses passions, à se laisser aller à ses penchants, et, par une suite toute naturelle, à mépriser la religion et ses pratiques.

« Qu'un homme, après de sérieuses réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies que par une triste expérience il aura reconnues dangereuses pour son salut ; qu'une